

GEORGES DUHAMEL

LE CLAN.  
*Pasquier*

1888-1900

romans



Flammarion

Extrait de la publication

GEORGES DUHAMEL

LE CLAN.  
*Pasquier*

1888-1900

1889, le vieux monde vole en éclats sous la pression du progrès. Dans ce chaos, un couple de Parisiens, apparemment comme les autres, voit ses cinq enfants croquer à belles dents une jeunesse dont ils espèrent mille promesses.

Le père, Raymond Pasquier, est un touche-à-tout volage ; sa femme, Lucie, peine à empêcher la barque familiale de chavirer. Puis viennent les enfants : Joseph, tôt dévoré par son goût pour l'argent ; Laurent, le narrateur, épris des idéaux de la littérature et de la Science ; Cécile, qu'un amour sans limite pour la musique enchaîne à son piano ; Suzanne, rêvant de gloire sur les planches des théâtres et Ferdinand, le vilain petit canard, qui se prépare une vie de médiocrité.

C'est le passage de l'enfance à l'âge adulte d'êtres fervents et déchirés que nous racontent, avec brio, ces trois premiers volumes de la saga du *Clan Pasquier* : *Le Notaire du Havre*, *Le Jardin des bêtes sauvages*, *Vue de la Terre promise*. Une épopée pour tenter de s'élever aux plus hauts sommets.

Flammarion

Extrait de la publication

## Le Clan Pasquier \*

---

\* Initialement publié sous le titre *Chronique des Pasquier*.

DU MÊME AUTEUR

Romans

*Vie des martyrs*

*Civilisation*

*La Possession du monde*

*Entretiens dans le tumulte*

*Vie et aventures de Salavin*

— *Confession de minuit*

— *Deux Hommes*

— *Journal de Salavin*

— *Le Club des Lyonnais*

— *Tel qu'en lui-même*

*Les Hommes abandonnés*

*Lapointe et Ropiteau*

*Les Plaisirs et les Jeux*

*Le Prince Jaffar*

*Essai sur le roman*

*Suite Hollandaise*

*Délibérations*

*La Pierre d'Horeb*

*Lettres au Patagon*

*Essai sur une renaissance dramatique*

*Le Voyage de Moscou*

*Mémorial de Ccauchois*

*Images de la Grèce*

*Les Sept Dernières Plaies*

*La Nuit d'orage*

*Scènes de la vie future*

*Géographie cordiale de l'Europe*

*Les Jumeaux de Vallangoujard*

*Querelles de famille*

*Mon Royaume*

*Chronique des Pasquier*

— *Le Notaire du Havre*

— *Le Jardin des bêtes sauvages*

*(suite en fin d'ouvrage)*

Georges Duhamel

# Le Clan Pasquier

Tome 1

Le Notaire du Havre  
Le Jardin des bêtes sauvages  
Vue de la Terre promise

Flammarion

© Mercure de France, *Le Notaire du Havre*, 1933.  
*Le Jardin des bêtes sauvages*, 1934. *Vue de la Terre promise*, 1934.

© Flammarion, 2012, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-0812-8890-4

## Avant-propos

### L'immense petit monde des Pasquier par Jérôme Duhamel

Georges Duhamel, l'auteur des dix titres du *Clan Pasquier* (dont vous avez les trois premiers volumes entre les mains), à l'instant d'entamer la rédaction de cette chronique qui allait prendre dix années de sa vie, avait tenu à en résumer, en quelques lignes, l'idée générale – *le fil conducteur*.

« L'histoire des Pasquier, écrivait-il donc au début des années 1930, a pour sujet principal l'ascension d'une famille du peuple à l'élite entre les années 1880 et 1930. Raymond Pasquier, fils d'un jardinier, homme aussi fantasque qu'infidèle, touche-à-tout inspiré ou catastrophique, s'instruit laborieusement, jusqu'à obtenir (à cinquante et un ans !) un diplôme de docteur en médecine, avec l'aide obstinée de son épouse Lucie. Épouse dont cinq enfants ont survécu. L'un d'eux, Laurent, le narrateur, deviendra, non sans efforts et aventures, un des premiers biologistes de son temps, récompensé par l'Académie française. L'aînée des filles, Cécile, musicienne exceptionnellement douée, sera de bonne heure une grande artiste. La plus jeune des filles, Suzanne, remarquable par sa beauté, deviendra comédienne. Le fils aîné, Joseph, enfiévré par l'appétit des biens temporels, s'illustrera comme

homme d'argent, homme d'affaires et homme politique. Enfin, le dernier des enfants, Ferdinand, s'enfoncera tout doucement dans une médiocrité sans lueur. »

Le cadre était posé. Restait à en animer les personnages.

Et l'affaire n'était pas évidente car, bien qu'il y eût marqué « roman » sur la couverture de ses ouvrages, l'auteur ne dissimulait pas que c'était sa propre famille qu'il envisageait de mettre en scène : une petite smala dont la déraison du père avait transformé une vie qui aurait pu demeurer simple et douillette – celle de Parisiens d'origine modeste – en incessantes aventures qui, rocambolesques ou scabreuses au départ, finissaient bien trop souvent dans le ridicule, le bouffon, voire le drame.

Sans ce père instable et sans doute un peu fou, la vie du clan Pasquier serait restée trop banale pour mériter que des livres imprimés la racontent ; avec lui (*grâce à lui et à cause de lui*), elle devint une épopée dont les tribulations marquèrent à jamais les enfants dont nous allons suivre, de page en page, le cheminement, de vicissitudes en à-coups, de chutes abruptes en ambitions vertigineuses.

L'auteur passa sa vie à débarrasser la sienne des scories que son père y avait accumulées. À réparer les dégâts commis. À soulager ceux qui n'avaient pas su, ou pas pu, se remettre du mal qu'il leur avait fait, volontairement ou non. De son enfance brinquebalante à sa réussite d'homme mûr, Laurent Pasquier, le narrateur, ne nous raconte finalement qu'une seule et même chose : les heurts et malheurs que lui, ses frères et ses sœurs traversèrent, en même temps que naissait le XX<sup>e</sup> siècle, pour tenter d'échapper (et pas toujours avec succès) à ce que leur père avait fait d'eux.

\*

Mais comment comprendre le destin d'un homme et de sa famille si nous ne savons au préalable le replacer « dans son contexte » ? Si nous ne possédons pas les clefs qui peuvent nous permettre d'appréhender l'époque à laquelle ces gens-là



vivaient, les soubresauts de la petite ou de la grande Histoire qui servirent de toile de fond à leur jeunesse ?

À l'heure où débute le récit, nous sommes donc à cheval sur les années 1888 et 1889... La fin d'un XIX<sup>e</sup> siècle commencé dans le sang encore frais de la Terreur révolutionnaire et s'achevant dans les frémissements d'une République enfin solidement établie mais taraudée par les premiers grands mouvements sociaux.

1888... Posons une énorme (et imaginaire) loupe sur le monde de cette année-là afin de distinguer ce qui s'y passe...

En Allemagne, le Reichstag porte à sept ans la durée du service militaire, alors qu'un certain Albert Einstein, à moins de dix ans, réussit l'examen d'entrée au lycée Luitpold de Munich. Nietzsche, lui, a déjà quarante-quatre ans et met la dernière main à l'un de ses livres les plus fondamentaux, *Ecce Homo*... En Russie, on inaugure le premier tronçon ferroviaire d'un train légendaire qui restera sous le nom de Transsibérien... Au Brésil, la princesse Isabelle abolit totalement l'esclavage... Aux États-Unis – et à la surprise générale – c'est le républicain Benjamin Harrison qui remporte l'élection présidentielle... Le Japon, lui, entreprend son premier recensement et s'étonne lui-même de l'ampleur du résultat : pas loin de 40 millions d'habitants... En Grande-Bretagne, Jack l'Éventreur commence ses méfaits en assassinant cinq prostituées dans le quartier londonien de Whitechapel, tandis qu'un jeune garçon de quatorze ans entre, lui, à la très stricte école militaire de Harrow : il se nomme Winston Churchill... Dans le même temps, un jeune indien de la principauté du Rajkot, dont son père est le Premier ministre, obtient l'autorisation d'aller étudier le droit dans la capitale britannique, après avoir solennellement promis de « ne toucher ni au vin, ni à la femme, ni à la viande » : il s'appelle Gandhi...

Concentrons maintenant notre regard sur une toute petite partie de cette Terre, que longe à son ouest l'Océan atlantique et au sud la Méditerranée : un hexagone aux côtés torturés qui porte le nom de France.

Un œil aussi curieux qu'attentif ne manquera pas d'y noter une foule d'événements, certes divers, mais qui tous racontent une même histoire, celle d'un petit pays européen toujours agité de cent idées et mille tourments...

Les financiers y vendent en ce moment des obligations destinées à financer les travaux du Canal de Panama, alors que médecins et scientifiques inaugurent l'Institut Pasteur, consacré notamment à l'étude des maladies infectieuses et parasitaires... Toujours aussi colonisateur, le gouvernement procède sans barguigner à l'annexion du royaume de Bora-Bora, tandis que son ministre des Beaux-Arts commande au sculpteur Auguste Rodin un agrandissement en marbre de sa déjà légendaire statue, *Le Baiser*, en vue de l'Exposition universelle de l'année suivante... Un chimiste français, Louis Le Prince, dépose le brevet d'une « caméra à lentille » et, dès le mois d'octobre suivant, tourne ce qui est considéré aujourd'hui par les experts comme le tout premier film projeté au monde : *Une scène au jardin de Roundhay*. Certes, le document dure à peine plus de deux secondes, mais il a près de sept ans d'avance sur *La sortie des usines*, le fameux film de Louis Lumière qui, lui, sera longtemps considéré comme le premier document cinématographique... À Lille, le 23 juillet, dans un estaminet nommé *À la vignette*, la chorale de la « Ligue des Travailleurs » interprète un ancien poème d'Eugène Pottier qui vient tout juste d'être mis en musique : il s'agit du chant de *L'Internationale*. Désormais, tous « les damnés de la terre » l'auront aux lèvres dans leurs meetings ou manifestations et celui-ci servira même d'hymne national à la future – presque défunte – URSS jusqu'en 1944... À la même époque, Erik Satie achève de composer ses *Trois Gymnopédies*, Guy de Maupassant s'achète un yacht qu'il nomme *Bel-Ami II*, Jules Verne publie *Deux ans de vacances*, Émile Zola est fait chevalier de la Légion d'honneur et Vincent van Gogh s'installe à Arles, dans la « maison jaune », où il peindra notamment ses fameux *Tournesols* et, naturellement, *L'Arlésienne*. Quelques mois plus tard, dans un accès de folie, après avoir blessé son ami Gauguin avec un rasoir, il tranchera le lobe de sa propre oreille gauche... Léon Blum a seize ans et entre au lycée

Henri-IV, à Paris (où il se liera avec un de ses condisciples nommé André Gide), tandis qu'un certain Marcel Proust, plus âgé d'un an, entame son année de philosophie à Condorcet. Un militaire nommé Philippe Pétain, lui, a déjà atteint ses trente-deux ans et entre à l'École de Guerre...

À la fin de cette année 1888, les comptoirs du Trésor public et des banques assurent, aussi, le lancement de ce que nombre de journaux n'hésitent pas à appeler « la bonne affaire financière du siècle » : la grande souscription aux emprunts russes ! C'est la ruée des épargnants, petits ou gros, alléchés par des conditions fort prometteuses. On connaît hélas le sort que la Révolution de 1917 réservera à ces enthousiastes à qui ne resteront, une trentaine d'années plus tard, que leurs yeux pour pleurer. Un tiers de l'épargne française – un tiers ! – se perdra dans cette tragédie financière...

Nul, bien évidemment, n'en parle à l'époque, mais voit le jour au cours de cette année une foule de bébés que l'âge adulte rendra célèbres, des écrivains comme Georges Bernanos ou Paul Morand, des chanteurs idiots comme Maurice Chevalier, des pionniers de l'aviation comme Roland Garros, des athlètes comme Jean Bouin (dont des centaines de stades français portent aujourd'hui encore le nom) ou des « pères de l'Europe » comme Jean Monnet...

Même coup d'œil à l'aide de notre loupe grossissante sur l'année suivante – 1889...

De l'autre côté de l'Atlantique, en Amérique du Nord, l'Oklahoma est officiellement ouvert à la colonisation : en quelques petites heures, le district est occupé par plus de 50 000 colons, qui se moquent bien de savoir qu'ils envahissent sans vergogne un territoire indien ! L'État de Washington, lui, devient peu après le 42<sup>e</sup> État de l'Union américaine... À Istanbul, l'ancienne Constantinople, on construit la gare destinée à recevoir l'Orient-Express, qui reliera la Turquie aux grandes capitales européennes... En Allemagne, décidément toujours belliqueuse, le chancelier Bismarck menace de représailles l'un de ses plus petits voisins, la Suisse... L'Italie, elle, plus pacifique, adopte un nouveau Code pénal qui, contraire-

ment à presque tous ceux en vigueur dans le monde, abolit la peine de mort... Le 16 avril, voit le jour à Londres Charles Spencer Chaplin, dont le monde entier ne retiendra que le surnom : Charlot. Son film le plus marquant, quarante ans plus tard, restera *Le dictateur*, satire féroce du Führer nazi de la Seconde Guerre mondiale. Coïncidence troublante : quatre jours plus tard, dans ce qui était alors l'ancienne Autriche-Hongrie, au village de Braunau am Inn, naît, le 20 avril, le quatrième rejeton des six enfants d'Aloïs et Klara : elle, s'appelle Pölzi ; lui, Hitler. Leur fils recevra pour prénom Adolf.

Enfin, jetons un dernier regard sur la France : à la fin mars, on inaugure au Champ de Mars de Paris un invraisemblable monument de 312 mètres – et 27 centimètres, pour être précis – auquel on a donné le nom de son constructeur : la Tour Eiffel. D'un poids de 10 100 tonnes, elle a nécessité 18 038 pièces métalliques et 2,5 millions de rivets ! Pour atteindre son sommet, il conviendra de gravir quelque 1 665 marches. Autre « première » : il s'agit du premier monument au monde dont la visite est payante. Ce sera le clou de l'Exposition universelle inaugurée en grande pompe le 6 mai 1889... À quelques kilomètres plus au nord, c'est un autre spectacle qui s'offre aux Parisiens et aux touristes : dans le ciel de Montmartre tournent les ailes du Cabaret du Moulin-Rouge... Pour décrire ces deux spectacles insolites, on pourra utiliser le tout nouveau mode de communication qui vient d'être lancé : la carte postale... C'est l'époque où naît chez la famille Cocteau un fils que l'on prénommera Jean... Comme toute perspective de guerre semble fort lointaine, le gouvernement décide de raccourcir la durée du service militaire : de cinq longues années, le voici réduit à trois ans... Du temps que les conscrits pourront passer à lire le début des aventures de *La Famille Fenouillard*, dont le dessinateur Christophe commence de publier les dessins illustrés dans le *Journal de la jeunesse*... Tout ceci dans une société française déchirée par un antisémitisme de plus en plus virulent : à Paris, les élections législatives permettent de découvrir, parmi les prétendants à un siège de député, un « candidat

antisémite » aux slogans sans ambiguïté : « Le judaïsme, voilà l'ennemi ! Les Juifs ne sont grands que parce que nous sommes à genoux ! » Dans moins de cinq ans, ce seraient les débuts de la nauséabonde Affaire Dreyfus...

Voilà donc le monde tel qu'il tournait alors. Tenaillé par son passé de bruits et de fureurs, mais avide d'entrer dans cette « modernité » que promettaient les temps futurs, ceux de l'industrialisation à marche forcée et des vastes progrès de la Science.

\*

Mais, pour parvenir à distinguer l'enfant qui nous intéresse, ce jeune Laurent Pasquier s'attaquant à la vie, il va falloir pousser plus avant notre recherche et poser notre loupe sur la capitale de la France. Sur Paris.

Ce Paris de l'époque, Georges Duhamel en a toujours gardé le souvenir vivace. Et, à l'heure de rédiger ses mémoires\*, voici le souvenir qu'il a conservé des *ambiances* de ses jeunes années :

« Comment faire comprendre à nos petits-enfants ce qu'était la gaïté d'une rue de Paris [à la fin de la décennie de 1880] ?... Je songe à ces gens flâneurs, cordiaux, curieux qui remplissaient les rues au temps de mon enfance. Je me rappelle le liant des hommes et des femmes, leur besoin de s'arrêter, de regarder, de commenter, de comprendre, la gentillesse avec laquelle ils portaient assistance, en cas de difficulté, leur goût pour la plaisanterie truculente et poivrée. À même cette foule, passait le flot ferrailleur des camions, des fiacres et des omnibus. On avait toujours le temps de se voir, de s'interpeller, de s'injurier. Les femmes marchaient, dans une ville modérément propre, avec des jupes à volants et à dentelles qui n'avaient pas moins de huit à dix mètres de tour. Elles en rassemblaient le fardeau d'une main et le tenaient sur la croupe en un geste qui semblerait aujourd'hui provocant et outré. Avec ces jupes incommodes, les dames grimpaient

---

\* Georges Duhamel, *Inventaire de l'abîme*, Paul Hartmann, 1944.

d'une jambe allègre sur l'impériale de l'omnibus en mouvement...

« En ce temps-là, la publicité n'est pas encore maîtresse de la rue. Le caractère graphique ne se superpose pas encore en tous lieux aux linéaments de l'architecture. Il y a de la lumière, la nuit, juste assez pour permettre aux citadins de déambuler sans danger. Nul n'oserait, même aux instants d'extravagance, imaginer les futures débauches de l'électricité triomphante... Les bruits sont les bruits même de la vie... Une chanson retentit au fond d'une chambre et l'on sait qu'elle sort d'un gosier. Une musique éclate au carrefour et tout le monde tourne la tête pour voir passer les soldats...

« En ce temps-là, que je tâche à ressusciter des profondeurs, la machine est déjà toute puissante, mais elle ne se mêle pas encore librement à la vie publique et privée. Elle ronronne, siffle et halète dans les ateliers et les usines : elle n'est pas encore installée en maîtresse dans la rue et dans les maisons. On devine partout sa présence, on en souffre rarement. La machine inspire le respect, la curiosité, non la crainte. Elle n'est que promesse d'allègement, miracle facultatif, thème oratoire pour banquets politiques. »

Voilà donc pour *l'ambiance* de ce Paris presque fin de siècle. Une ville où la fée électricité commence à peine d'éclairer tout un chacun de sa magique baguette, où le cheval est encore maître de la rue et n' imagine guère que l'automobile le ramènera bientôt, et pour toujours, à la triste écurie des gloires perdues.

C'est maintenant que notre regard doit s'aiguiser plus encore, car il nous faut repérer sur la carte un des îlots de la capitale – et pas l'un des plus gros : le cinquième arrondissement, très précisément, ce quartier où le destin de la famille Pasquier va se nouer et se jouer. Ces rues, ces places, ces boulevards, ces coins et recoins où se dessinera l'avenir du clan, celui de Laurent, bien sûr, mais aussi de ses deux frères, Joseph et Ferdinand, comme de ses deux sœurs, Cécile et Suzanne.

Mais, encore une fois, laissons Georges Duhamel raconter avec ses mots à lui ce cinquième arrondissement qui l'a façonné :

« Mon père était d'humeur errante. Nous avons, suivant ses pas et ses caprices, connu bien des villes de France et bien des quartiers de Paris ; mais c'est dans le quartier latin que j'ai vécu la plus grande part de ma vie, c'est là que j'ai promené mes plus obstinées rêveries, c'est là que la plupart des personnages de mes livres ont trouvé l'être et l'apparence. Je ne crois pas au romancier qui tire tout du néant. On ne trouve rien qu'en soi-même. On ne peint que ce que l'on voit ou du moins ce que l'on a vu...

« Je connaissais pierre à pierre tout le pays qui s'étend autour du marché des Carmes, de la place Maubert et de cette église au nom délicieux : Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il m'arrivait déjà de pousser des reconnaissances dans les ruelles et les impasses où gîtent les marchands de mégots, les vendeurs à la sauvette, les vieux camelots asthmatiques, les clochards et pilons d'hôpital, tous ceux qui donnent quelques sous, quand ils ont pu les réunir, pour acheter six heures de sommeil dans un endroit clos et couvert.

« Dès ce temps, j'étais surpris de voir, sur cette étonnante colline, voisiner les ruelles sordides et les édifices austères où la science médite et travaille. Je fréquentais, rue Saint-Jacques, entre le Collège de France, le lycée Louis-le-Grand et la majestueuse Sorbonne, un îlot de mesures pourries où tout naturellement a fini par trouver domicile un des menus personnages de la chronique des Pasquier. [...]

« Quand, d'aventure, il m'arrive, sur l'autre face de la terre, de songer à Paris d'une façon pressante et vraiment affectueuse, ce que j'aperçois toujours, ce sont les cent petites rues de ma montagne bien-aimée, ce sont les mesures au sommet desquelles vivent et travaillent les étudiants pauvres, les ermites des chambres sans feu, de ces chambres d'où l'on voit et d'où l'on veille le reste de la ville endormie. »

\*

## *Le Clan Pasquier*

Le lecteur se dira peut-être que c'est prendre beaucoup de temps et noircir trop de lignes que de vouloir, comme je viens de le faire, décrire par le détail les événements et lieux où se déroulera l'histoire du clan Pasquier...

Mais on ne saurait rien comprendre aux destins des personnages qui vont maintenant s'animer devant vous si l'on oublie que c'est dans cette époque – la fin d'un XIX<sup>e</sup> essoufflé – et dans ces lieux – un petit morceau du Paris de la rive gauche – qu'ils ont plongé leurs racines avant d'en tirer le meilleur de la sève. À moins que ce ne fût le pire...

\*

Les premiers lecteurs des aventures du clan Pasquier, tout au long des années 30, ne s'y trompèrent d'ailleurs pas. Si le succès fut au rendez-vous – et dès le premier volume : *Le Notaire du Havre* – c'est que Georges Duhamel avait eu le rare talent de faire revivre, avec autant de précision que d'émotion, un passé qui restait suffisamment proche pour avoir été celui de la majorité de celles et ceux qui le lisaient.

Si l'histoire de la famille Pasquier n'était bien évidemment pas la leur, elle se déroulait dans un pays qui était le leur, profondément, viscéralement ; elle s'ancrait dans un quartier de Paris qui semblait symboliser à lui seul les vingt autres arrondissements de la capitale, à cheval entre un rude passé et un avenir encore incertain, mais, surtout, le récit évoquait un temps fortement ancré dans la mémoire collective parce qu'il fut celui des plus grands changements que l'homme eût connus depuis l'âge du feu.

Nos ancêtres avaient toujours dû vivre la moitié de leur existence dans le noir ou la pénombre, s'éclairant hier de chandelles puis de lampes à pétrole, voilà que l'électricité supprimait la nuit et donnait raison à Émile Zola qui s'enthousiasmait : « L'homme vient de réinventer le jour » !

Jamais ils n'avaient su que grimper sur le dos d'un cheval ou d'un mulet pour se déplacer, et lentement, si lentement, mais voilà que des véhicules « auto-mobiles » abolissaient les distances, raccourcissaient le temps et permettaient à tous de



découvrir une France connue uniquement par les images des livres ou des revues !

Depuis la nuit des temps, l'homme s'usait prématurément le corps aux travaux de la terre, aux forges des usines, il s'épuisait à bâtir, soulevant la pierre trop lourde ou coupant le bois trop dur, et voilà que des machines promettaient de prendre sa place ou à tout le moins de venir à son secours afin d'alléger son effort !

La science, et la médecine en particulier, avait certes progressé, mais à petits pas, presque timidement, et voilà qu'en quelques années elle semblait sortir de son enfance, s'ouvrait de vastes horizons et donnait à chacun l'espoir de vivre mieux et plus longtemps !

Georges Duhamel, enfant du XIX<sup>e</sup> siècle, fut l'écrivain du XX<sup>e</sup> siècle naissant, le témoin exalté autant qu'inquiet de ce grand virage de la modernité ; des centaines de milliers de lecteurs lui rendirent donc grâce de les avoir accompagnés pas à pas, avec ses mots imprimés, sur ce difficile chemin.

Le succès que remportèrent ses *Pasquier* fut à l'aune du talent que l'écrivain eut de *peindre* son époque. Avec réalisme mais sans complaisance. Sans jamais s'abandonner à la facile nostalgie d'un passé qui n'avait rien de riant, ni céder aux sirènes trompeuses d'un avenir que menaçait l'impitoyable mécanique.

Les dix volumes qui composèrent sa chronique du clan Pasquier firent donc de Georges Duhamel l'un des auteurs les plus lus de ce qu'on appelle « l'entre-deux-guerres ». Par des centaines de milliers de lecteurs, je l'ai dit, et presque par autant dans les traductions qu'en firent les éditeurs de près de trente pays étrangers. Un succès qui lui ouvrit, dès 1935, les portes de l'Académie française, alors qu'il venait à peine d'avoir 50 ans. Et un enthousiasme qui perdura jusque bien plus tard, jusqu'aux années 60, quand l'illustre Michel Audiard commença de travailler sur une adaptation des *Pasquier* pour le cinéma, qu'il dut malheureusement abandonner, comme tant d'autres projets, afin de sacrifier à de plus sonnantes et réverbérantes activités...

## *Le Clan Pasquier*

Puis la télévision eut l'audace de se pencher sur cette œuvre foisonnante et en diffusa (en 2007 sur France 2) une adaptation en quatre épisodes d'une heure et demie qui remporta un enviable succès d'audience.

Le clan Pasquier n'est donc pas mort avec son auteur. Son histoire demeure pour raconter une époque que personne ne peut ni ne doit oublier tant elle enfanta le monde qui est le nôtre aujourd'hui.

\*

Ah, j'ai oublié de vous révéler le plus important – à mes yeux : je suis tout ce qu'il y a de plus objectif sur les qualités et la portée du Clan Pasquier puisque Georges Duhamel était... mon grand-père !

Livre I

LE NOTAIRE DU HAVRE



*Les Poètes et la Poésie*  
*Maurice de Vlaminck*  
*Défence des Lettres*  
*Les Confessions sans pénitence*

Théâtre

*La Lumière*  
*Dans l'ombre des statues*  
*Le Combat*  
*Le Cafard*  
*L'Œuvre des athlètes*  
*Quand vous voudrez*  
*La Journée des aveux*

Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELIN000309.N001  
Dépôt légal : novembre 2012